VII. *Souvenirs pieux* … Marguerite Yourcenar

Jean Marie ANDRE

« L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut. La maison où se passait cet événement, puisque toute naissance en est un pour le père et la mère et quelques personnes qui leur tiennent de près, se trouvait située au numéro 193 de l'avenue Louise, et a disparu il y a une quinzaine d'années, dévorée par un building. »

« Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, mènent plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise d vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et d circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XX e siècle, ce bout de chair repose pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissaient banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout. Néanmoins , pour triompher en partie du sentiment d'irréalité que me donne cette identification, je suis forcé, tout comme je le serais pour un personnage historique que j'aurai tenté de recréer, de m'accrocher à des bribes de souvenirs reçus de de seconde ou de dixième main, à des informations tirées de bout de lettres ou de feuillets de calepins qu'on a négligé de jeter au panier, et que notre avidité de savoir pressure au-delà de ce qu'ils peuvent donner, ou d'aller compulser dans des mairies ou chez des notaires des pièces authentiques dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain. Je n'n'ignore pas que tout cela est faux ou vague comme tout ce qui a été réinterprété par la mémoire de trop d'individus différents, plat comme ce qu'on a écrit sur la ligne pointillée d'une demande de passeport, niais comme les anecdotes qu'on se transmet en famille, rongé par ce qui entre temps s'est amassé en nous comme une pierre par le lichen ou du métal par la rouille. Ces bribes de faits crus connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable ; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tous deux sur la mer du temps. C'est avec curiosité que je me mets ici à les rejointoyer pour voir ce que va donner leur assemblage : l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, çà et là une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme. »

« Le site lui-même était à peu près fortuit, comme nombre d'autres choses allaient l'être au cours de mon existence, et sans doute de toute existence, regardée d'un peu près. Monsieur et Madame de C. venaient de passer un été assez gris dans la propriété familiale du Mont -Noir, sur une des collines de la Flandre française, et cet endroit, qui a sa beauté,

et l'avait surtout de ce temps là avant les dévastations de la guerre, leur avait paru une fois de plus distiller l'ennui. La présence du fils d'un premier mariage de Monsieur de C. n'avait pas embelli les vacances : ce maussade garçon de dix-huit ans était insolent envers sa belle-mère, qui pourtant s'efforçait timidement de s'en faire aimer. La seule excursion avait été en fin septembre un court séjour à Spa, le lieu le plus poche où monsieur de C. qui aimait le jeu, pût trouver un casino et essayer de belles martingales sans que Fernande eût à braver les tempêtes de l'équinoxe. Sur le quai d'Ostende. L'hiver venait, la perspective de s'installer pour la mauvaise saison dans la vieille maison de la rue Marais à Lille, parut encore plus dépourvues de charme, que ne l'avaient semblé les jours d'été au Mont-Noir.

L''insupportable Noémie ; mère de Monsieur de C. et détestée par lui entre toutes les femmes, régnait sur ces deux demeures depuis cinquante et un ans ; fille d'un président au Tribunal de Lille, née riche, et mariée par le seul prestige de l'argent dans une famille où l'on se plaignait encore de grosses pertes subies durant la Révolution, elle ne permettait pas un instant qu'on oublia que la présente opulence venait surtout d'elle. Veuve et mère, elle tenait les cordons de la bourse et subvenir aux besoins d'un fils quadragénaire, qui se ruinait gaiment à emprunter en attendant son décès. Elle avait la passion du pronom possessif : on se lassait de l'entendre dire : « Ferme la porte de mon salon ; va voir si mon jardinier a ratissé mes allées ; regarde l'heure à ma pendule. » La grossesse de madame de C. interdisait les voyages, qui avaient été jusqu'ici pour ce couple amateur de beaux sites et de régions ensoleillées, la réponse à tout. L'Allemagne et la Suisse, l'Italie et le midi de la France étant momentanément exclus, Monsieur et Madame de C. se cherchaient une demeure qui ne fût qu'à eux et où la redoutable Noémie ne serait que rarement invitée. »

Margurite Yourcenar. *Souvenires pieux*… Folio N°1165… Chez votre libraire !

La maison familiale du Mont Noir… actuellement **©jmandre.com**